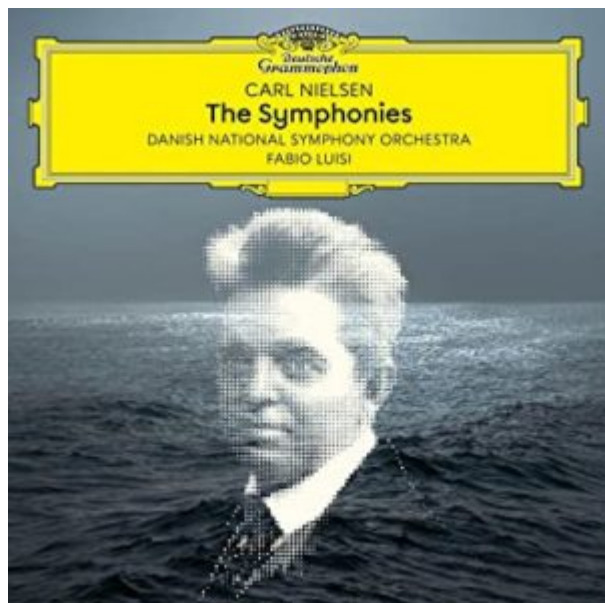


CRITIQUE CD événement. CARL NIELSEN : Intégrale des Symphonies 1-6. Danish national symphony orchestra Fabio Luisi (3 cd Deutsche Grammophon)

Cette intégrale des Symphonies du danois Carl Nielsen fait date et pose d'emblée un jalon dans l'interprétation contemporaine : le gênois **Fabio Luisi** faisant feu de toutes les possibilités expressives et sonores de la phalange, plutôt familière du sujet : le **DNSO Danish National Symphony Orchestra** (dont il est depuis plus d'une décennie, chef principal). Dès l'époque de Nielsen, le Symphonique Danois a joué ses symphonies, devenant de fait, un ambassadeur majeur pour la diffusion de son œuvre orchestrale. Le maestro italien saisit l'essence de l'écriture musicale entre flamboyante motricité, texture aérée et détaillée, en un festival de couleurs et de timbres, minutieusement dessinés, avec toujours une étonnante aptitude à la clarté et à la transparence. Le propre des symphonistes nordiques (Sieblius, Grieg...) demeure leur faculté à exprimer l'infini poétique des paysages sonores en lien avec la miraculeuse nature, terrestre et cosmique (les aurores boréales), de Suède, Finlande et du Danemark, terre sauvage aux confins européens.



Une sorte d'électricité heureuse traverse tous les mouvements de cette prodigieuse intégrale, dans l'euphorie et une nonchalance à la suavité opulente, aux côtés d'une méditation plus intime, où chante l'éclat des bois et des vents : ainsi le splendide Andante, quasi mystérieux et secret de **la Symphonie n°3 / *Espansiva*** qui est un hymne

irrésistible célébrant la grandeur miraculeuse de l'harmonie naturelle. Luisi montre combien Nielsen y prolonge ce sentiment de recueillement intime, cette vibration et cette empathie pour le motif naturel, déjà exprimés par Sibelius, son confrère finnois.

Cet Andante « pastorale » si bien nommé souligne le lien que le compositeur entend cultiver avec la Nature, en un souffle nouveau, inédit, à l'époque (1905), où il quitte ses fonctions de violoniste pour se consacrer exclusivement à la composition. Achievée en 1911, le cycle est remarquable de profondeur et de fini texturé, empruntant à Wagner ; l'andante pastorale intègre les voix du baryton et de la soprano comme un accomplissement supérieur, – chant murmuré et vaporeux, ... l'indice d'une conscience élargie, nouvelle aurore gorgée d'espérance et de plénitude extatique, pour une humanité régénérée : Adam et Eve d'un monde harmonieux à bâtir...

L'activité des deux derniers mouvements (Allegretto puis allegro) rétablit la place de l'activité humaine, plus laborieuse et donc, éprouvante. La ciselure instrumentale qu'apporte Luisi, sans rien entamer de la vivacité rythmique, trouve un équilibre superlatif entre détails et allant général. Ainsi la rondeur grinçante des cuivres dialoguant avec le tapis bondissant des cordes, emmenés en transparence et équilibre solaire par une baguette toujours aussi vive qu'articulée (y compris dans ces deux dernières architectures,

puissants portiques, majestueux voire pompeux, mais ici toujours scintillants grâce à un très bel équilibre instrumental et une prise de son fine et subtile : texture vaporeuse et aérienne du Finale, d'une remarquable transparence).

L'Inextinguible (Symphonie n°4 de 1916, donc écrite aux premières années de la guerre), affirme plus clairement encore la toute puissance de la lumière tout en s'inscrivant dans la matière même de la guerre, ses déflagrations barbares, son inhumaine horreur, contre lesquelles la musique elle-même se dresse, telle une forteresse à l'énergie inextinguible. Le Big Bang qui ouvre l'Allegro initial, prolonge les timbales triomphantes de la fin de la symphonie n°3 mais dans un climat rugissant, que la baguette du chef Luisi sait rendre clair et affûté ; détaillée, très fine, d'une exceptionnelle attention à l'urgence intérieure des chants et contre chants, le chef cisèle la matière sonore dont il fait immédiatement un hymne pour la vie, coûte que coûte.

Restituant à la pensée de Nielsen, toute sa noblesse de vue et son élégance humaniste. La courte idylle pastorale du II revêt l'allure presque pâlotte d'une parodie de danse d'une finesse trop fragile, à l'improbable issue... vite emportée par le III (poco adagio), marqué du sceau d'un désespoir tortueux, continue (cordes tendues, iridescentes, irradiantes, comme chauffées à blanc...) jalonné par la colonne glaçante des bois, accomplissant l'inéluctable embrasement total qui enchaîne directement avec l'Allegro final, – danse frénétique sur le bord d'un volcan éruptif, d'où s'échappent des vagues somptueuses, en gerbes superbement ciselées, avant la lutte viscérale des deux timbaliers de part et d'autre de la masse des cordes... Luisi forge comme une constellation de blocs simultanés magnifiquement assemblés, dont la combinaison progressive fait émerger le motif final, extatique, salvateur de l'inextinguible *résilience*. Le climax orchestral y est tissé avec le plus subtil des gestes, jusqu'à l'onde ultime,

véritable apothéose dans la lumière...

**Chef principal du DNSO
Danish National Symphony Orchestra
le gênois Fabio Luisi réussit une
intégrale Nielsen somptueuse,
aussi éruptive qu'élégantissime...**

Toutes aussi somptueusement articulées, les
Symphonies n°5 et 6 « simple » ; elles
diffèrent cependant des
précédentes par un climat
nouveau, plus grave et
directement dramatique, en
cela échos manifestes aux
temps de guerre... Ainsi la
5ème (1922) composée
après-guerre approfondit
encore le sentiment d'une profondeur sensible, en
lien avec la séparation de Nielsen d'avec son
épouse la sculptrice Anne-Marie Carl-Nielsen.
Luisi allège constamment, éclaire, atteint une
texture en apesanteur continue (cordes diaphanes,
aériennes) sur lesquelles se détache chaque
saillie instrumentale des bois et chaque à-coups
des contrebasses... avant la grimaçante et sinueuse



marche militaire ; d'où se précise peu à peu, le
chant enivré, vibratile des vents et des bois
(cors et clarinettes génialement associés),
véritable souffle de la nature, à la fois
étincelant, intranquille, primitif... cette voix de
Pan, qu'ont exprimé avant Nielsen, Mahler et
Sibelius. Ne serait-ce que ce premier mouvement
(*adagio non troppo*), la maîtrise du symphoniste
Nielsen s'impose à nous, douée d'une pensée
architecturée et dramatique de premier plan. Luisi
détache chaque plan, affûte chaque accent, chaque
nuance avec éclat et précision, toujours soucieux
de l'allant général (« tempo giusto ») – la
réflexion du compositeur s'accomplissant alors
dans un diptyque en mouvements amples (la 5^e fait
paraître 2 larges mouvements, aux épisodes
enchaînés) ; le diptyque est superbement équilibré
(extase murmurée dans les 9 dernières minutes du I
qui sont en réalité l'*adagio* / mouvement lent,
enchaîné au 10 premières mn d'introduction). Le
tout irradié là encore, se développant jusqu'à la
transe collectif, en une croissance organiquement
incontrôlable, et pourtant s'organisant peu à peu,
où rutilent les superbes effets de timbres et de
textures ; Nielsen est un peintre qui maîtrise sa
palette (arêtes de la caisse claire) ; construit
avec science ; cisèle sa propre parure
instrumentale avec une sensibilité ravélienne et
la sensibilité d'un poète de la matière
orchestrale. L'espace et le temps fusionnent à la
fin du I, dans le mystère. L'activité de la Partie
II (deux Allegros enchaînés) affirment la même

justesse de construction (souvent riche en tutti spectaculaires et plénitude instrumentale) que Fabio Luisi dessine avec une clarté toujours équilibrée, dans la finesse et l'élégance d'un son lumineux.

La Symphonie n°6 « simple » (1925) fait montre des mêmes qualités : précision, élégance, finesse sonore et dramatisme équilibré, solaire. Sa superactivité, son intranquillité parfois panique, en fait une partition à l'opposé de son titre : d'une constante activité interrogative. Luisi réussit le défi de l'exacerbation et de la plénitude, millimétré par l'art du retrait : *« les plus grands compositeurs savent que la création d'une nouvelle œuvre est une question de réduction et non d'ajout »*, lumineuse pensée, révélatrice d'une baguette affûtée et parfaitement adaptée à l'écriture de Nielsen. Tout en subtilité et nuance, le Gênois soucieux d'économie et de mesure, retire ainsi tout ce qui lui paraît inutile et pompeux, opère un heureux calibrage dans la réalisation des équilibres entre les pupitres, tous en activité, dont des cordes aux unissons virtuoses... la finesse du chef éclaire l'éclat de la stridence du I comme la volubilité instrumentale dans l'Humoreske du II (les deux mouvements d'une précision superlative) ; direct, toujours affûté, dans un état critique exacerbé, toujours intranquille, le ton de la 6è Symphonie creuse sa secrète et essentielle question : l'ultime mouvement est une quête de sens, un arc

tendu, sans réponse, sans apaisement réel. D'une intranquillité constante d'autant plus aiguë que sa parure formelle est d'un raffinement inouï – certains diront déconcertant bavard, d'autres plus nuancés diront, comme nous, halluciné, révélateur, habité, trouble... (cf. sa valse énigmatique, parodique, sardonique, ultime spasme avant la fin). La question posée par Nielsen à travers ses multiples séquences sonores (où perce le timbre mordant du basson), touche infiniment car Luisi leur confère une sincérité et un esthétisme bouleversants.



Voilà qui accrédite l'aptitude de Luisi chez Nielsen ; le maestro italien sculpte chaque accent ; l'élégance de sa baguette sait aussi structurer et canaliser l'intense dramatisme du compositeur danois, lequel d'ailleurs, inaugurant une tradition mémorable de l'Orchestre, a dirigé sa Symphonie n°3 avec la phalange danoise. Les affinités entre l'Orchestre et Nielsen sont ainsi magistralement revivifiées sous la direction du lumineux **Fabio Luisi**. **Intégrale événement. CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2023.

CRITIQUE, coffret 3 CD. CARL NIELSEN : Symphonies 1-6, intégrale. Danish national symphony Orchestra, DNSO – Fabio Luisi, direction – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2023.

PLUS D'INFOS sur le site du label DG Deutsche Grammophon :
<https://www.deutschegrammophon.com/en/projects/diverse-kuenstler/news/dg-releases-the-complete-set-of-symphonies-by-carl-nielsen-with-dnso-and-fabio-luisi-268977>

**CRITIQUE, opéra. Live
STREAMING. PARMA, Teatro
Regio, le 10 mars 2023.
CIMAROSA : Il matrimonio
segreto. Jan Antem, Giulia**

Mazzola...

Le sommet du comique lyrique (avant Rossini), s'accomplit ici dans une mise en scène claire sans effets confus ni décalages déroutants ... Cimarosa préfigurant dans ce chef d'oeuvre de 1792, la verve espiègle rossinienne, 20 ans plus tard, au début des années 1810 (avec *le Barbier de Séville* de 1816).

Dans son atelier boutique, intitulé « *Geronimo & Co* », le père Geronimo, est un maître pâtissier plutôt florissant, qui entend marier ses filles pour se payer un blason : le roturier veut finir noble. Mais Carolina a déjà épousé secrètement Paolino (le commis de la boutique) ; ce dernier œuvre pour que le comte Robinson épouse la 2^e fille Elisetta... cet aristocrate dans la famille (même secrètement ruiné) tombe à pic ; mais c'est compter sans le coup du sort et un cupidon facétieux : Robinson tombe amoureux de la belle... Carolina, la déjà mariée ; rien ne va plus !

Au Teatro Regio de Parme, un Cimarosa vocalement pétillant

Reconnaissons d'emblée ce qui fait la valeur de la production : la vitalité d'une troupe de jeunes chanteurs où rayonnent surtout le duo des deux voix graves : **Francesco Leone** et **Jan Antem** (ci-dessous), Geronimo et Robinson (lequel après moult rebondissements et quiproquos finit par épouser Elisetta ; au lieu de la première envisagée Carolina...) ; les deux chanteurs sont d'un bout à l'autre, impeccables, articulés, légers, fins, opposant deux tempéraments virils qui jouent autant qu'ils s'affrontent : délectable posture partagée et symétrique.

Jan Antem souligne même dans le rôle de Robinson, ce qui rapproche son profil des héros mozartiens, en particulier de Guglielmo du *Così fan tutte* de Mozart. Le baryton-basse a même déjà l'étoffe d'un Leporello et d'un Don Giovanni (c'est dire). A suivre de près.



A leurs côtés, la Carolina de **Giulia Mazzola** affirme un même métier déjà sûr : autorité des récitatifs comme des airs et duos. Avec une pointe de désarroi tragique (dans le II surtout : la jeune femme perd la raison dans ces imbroglios à foison, se dévoilant face à Robinson, de plus en plus charmé par sa fraîche et fragile innocence ; c'est le personnage féminin le plus approfondi).

Même sensibilité piquante pour la jeune Elisetta de **Marilena Ruta**, voix fragile, agile, très musicale et qui sait jouer des mille registres comiques des situations (le rôle rappelle la Despina mozartienne).

Paolino parfois peu assuré, le ténor **Antonio Mandrillo** manque encore d'assurance vocale malgré un timbre séduisant, idéal dans l'emploi du jeune marié à Carolina (en secret) ; quelques problèmes de justesse tempèrent notre plein enthousiasme. D'autant que c'est lui qui a de principe l'esprit astucieux qui tire les ficelles du stratagème collectif.

Sans être idéalement calibré dans la pure subtilité, l'Orchestra Cupiditas (aux cordes souvent poussives) défend un abattage honnête, en particulier dans les duos, trios, surtout les ensembles au II – la partition multiplie les situations croisées simultanées ; soulignant sans forcer, la proximité de ce Cimarosa avec... Mozart, préfigurant la grâce et le délire rossiniens. S'affirme surtout l'autorité globale de la distribution vocale, regroupant plusieurs jeunes chanteurs italiens au profil prometteur, confirmant les possibilités du barcelonais **Jan Antem**. Spectacle réjouissant.



Live STREAMING, opéra. PARMA, Teatro Regio, le 10 mars 2023.
CIMAROSA : Il matrimonio segreto. Jan Antem, Giulia Mazzola...
EN REPLAY sur [OperaVision](https://operavision.eu/fr/performance/il-matrimonio-segreto) jusqu'au 10 sept 2023, 12h.
<https://operavision.eu/fr/performance/il-matrimonio-segreto>

Carolina : Giulia Mazzola
Paolino : Antonio Mandrillo
Fidalma : Veta Pilipenko
Geronimo : Francesco Leone
Elisetta : Marilena Ruta
Conte Robinson : Jan Antem
Orchestra Cupiditas

Davide Levi, direction musicale
Mise en scène : Roberto Catalano

ECOUTER / VOIR EN REPLAY :

REVOIR en REPLAY Il Matrimonio segreto de Cimarosa au Teatro Regio de Parma (mars 2023) :

<https://operavision.eu/fr/performance/il-matrimonio-segreto>

**POITIERS, TAP. Concert
symphonique Sibelius,
Tchaïkovsky par l'ONBA,
Marzena Diakun (dim 23 avril
2023)**

POITIERS, TAP, le 23 avril 2023. L'ONBA à POITIERS : Debussy, Sibelius, Tchaïkovsky – **grand bain symphonique** dans l'un des écrans acoustiques les plus performants de France, l'Auditorium du TAP à Poitiers : le programme met à l'honneur

les qualités du **National de Bordeaux Aquitaine** sous la direction de la cheffe polonaise **Marzena Diakun**, au tempérament élastique, tout en nuances, entre fluidité et clarté, qualités adaptées aux 3 partitions ainsi choisies : Prélude d'abord, tout en érotisme et sensualité, entre couleurs et transparence totalement françaises (Prélude à l'Après midi d'un Faune de **Debussy** d'après le poème de Mallarmé) ; Concerto incandescent de Sibelius (composé en 1904, révisé en 1905) ; surtout **la saisissante 6ème Symphonie de Tchaïkovsky**, la plus bouleversante de son riche catalogue symphonique, vrai défi pour les instrumentistes qui doivent atteindre une sincérité comme foudroyée, Tchaïkovsky s'y dévoilant lui-même, dans ses doutes et ses vertiges tragiques. La « Pathétique » de Tchaïkovski, créée en 1893 à Saint-Pétersbourg, est bien le chant du cygne du romantisme européen, et le testament spirituel de son auteur. La partition promet une expérience mémorable pour les auditeurs (et les musiciens).

POITIERS, TAP Auditorium
Dim 23 avril 2023, 16h
SIBELIUS, TCHAIKOVSKI... Concert symphonique
ONBA Orchestre National Bordeaux Aquitaine
Marzena Diakun, direction

Claude Debussy : Prélude à l'Après-midi d'un faune
Jean Sibelius : Concerto pour violon / Matthieu Arama, violon
Piotr Ilitch Tchaïkovski : Symphonie n° 6 « Pathétique »

Réservez vos places directement sur le site du TAP POITIERS :
<https://www.tap-poitiers.com/spectacle/debussy-sibelius-tchaik>

[ovski/](#)

Places numérotées

Durée : 1h50 avec entracte

Plus d'infos sur l'Orchestre National Bordeaux Aquitaine

<https://www.opera-bordeaux.com/lonba-orchestre-national-bordeaux-aquitaine-2049>

VOIR écouter MARZENA DIAKUN dans la Moldau de Smetana:

<https://www.youtube.com/watch?v=sGoRl32e1nQ>

**CRITIQUE, CD événement.
Schumann & Brahms. Benjamin
Grosvenor, piano (1 cd Decca**

classics)



Le pianiste britannique Benjamin Grosvenor signe ici un nouvel album totalement réussi – son déjà 5^e chez Decca classics), récital Schumann, particulièrement bien

assemblé qui offre un bel éclairage sur sa lumineuse virtuosité, propre à édifier des cathédrales bouillonnantes d'activité, à construire des constellations de nuances, unifiées par un sens de la structure.

Plus de 20 ans après leur publication, Schumann en 1838, exprime les mêmes crépitements miroitants suscités par le profil fantasque, libre, excentrique du musicien imaginaire Johannes Kreisler, tel qu'il se dévoile à travers les récits du poète et écrivain ETA Hoffmann (1815). Ainsi naissent, enfants du non moins prodigieux Robert, les 8 « fantaisies » des Kreisleriana. De la source Schumanienne, Grosvenor

architecture l'un de ses récitals les mieux conçus. Robert / Clara / Johannes s'affirment tels la trilogie romantique par excellence.

Filiation naturelle que celle de Schumann, le mentor et de son jeune « frère en musique », ... Johannes Brahms dont la pure magie des 3 Intermezzi tardifs résonnent comme une réponse à Schumann, preuve d'une entente mutuelle à jamais scellée au delà des mots, et de la mort, grâce à l'accomplissement de la musique, – Schumann étant décédé depuis plus de 30 ans.

23 ans les séparent (Schumann est né en 1810 ; Brahms, en 1833) mais quelle compréhension fraternelle... unique dans l'histoire artistique. Entre ces deux démiurges masculins, le pianiste tisse un autre pont, médian, central, tout aussi essentiel dans la figure de Clara Schumann, l'épouse de Robert, aimée de Brahms ; un trio saisissant... qui ressuscite ici dans la matérialité restituée des sentiments d'affection et d'admiration. Car ces trois là Robert, Clara, Johannes... sont autant compositeurs que pianistes.

Robert, Clara, Johannes Trilogie pianistique recomposée par Benjamin Grosvenor

Benjamin Grosvenor construit le programme dans l'amour et son accomplissement : ardeur kaléidoscopique du jeune Robert, entre extase et ravissement intérieur, et exaltation électrique (double nature alternée et ambivalence captivante qui fonde l'unité et la cohérence des Kreisleriana) ; première fusion amoureuse avant leur mariage avec Clara (la 2ème Romanze était la préférée de la future mariée, l'ultime pièce

qu'elle écoutera avant de mourir en 1896). L'imaginaire de Robert est fascinant et se dévoile aussi dans l'un de ses « Blumenstück » dont le pianiste exprime la très subtile construction, composée d'inserts, où se glissent et se révèlent deux motifs peu à peu explicités (le 2^e surtout).

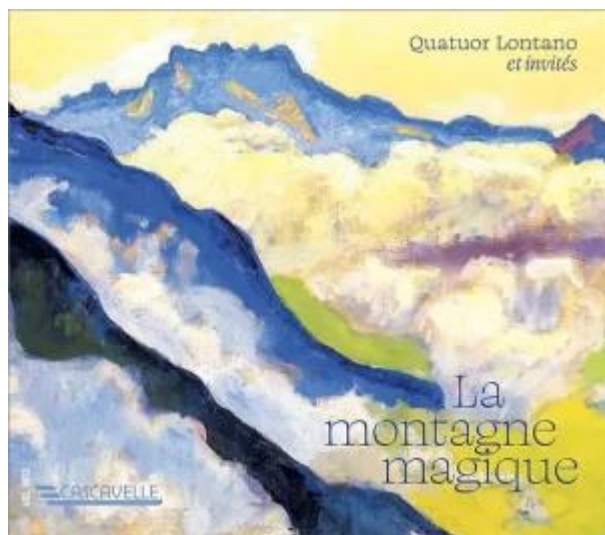
Robert est un architecte au piano ; à travers le clavier, il pense symphonie, porté par une énergie conquérante, un désir inextinguible. L'amour rayonne encore avec les deux œuvres suivantes qui dialoguent et se répondent : de Robert à Clara (« Quasi variazioni : Andantino de Clara Wieck », ici dans la version de 1853, partition écoutée qui a marqué le jeune Grosvenor dans la lecture d'Horowitz) puis de Clara à Robert... soit les sublimes « Variations » opus 20, bain et tourbillon, entre tendresse et feu que Clara sublime toujours par une imagination elle aussi débordante, d'un raffinement sombre, totalement irrésistible sous les doigts de Benjamin Grosvenor.



Conclusion pertinente enfin que les 3 intermezzi, composés par un Brahms sexagénaire (1892) alors que Clara fête ses 73 ans ; – Robert, lui, est parti depuis... 1856. A travers là encore la tendresse ineffable qui s'en dégage, se dévoile le sentiment de la fragilité, de l'ombre qui donne le prix de la vie et l'or des amitiés indéfectibles ; ce sont « 3 berceuses de mon chagrin », dira Brahms, clairvoyant voire dépressif. Contemplatif, observateur de l'infini, Johannes semble ressuscité aussi le souvenir de Robert, si intense et ardent, déposé dans son « Abendlied », le jeune homme enthousiaste et joué par Clara et Brahms (ou ce dernier avec Joachim, dans une version piano / violon) que Benjamin Grosvenor s'approprie avec délectation dans une version personnelle, sereine et intime, dont le secret « automnal » est préservé, inatteignable, fascinant.

CRITIQUE, CD événement. Schumann & Brahms. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca classics) enregistré en avril 2022, Suffolk – CLIC de CLASSIQUENEWS / Printemps 2023 – Note : 5/ 5

CRITIQUE, CD événement. LA MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor LONTANO et invités : STRAVINSKY, COPLAND, NOVAK, RAVEL, BERIO... (1 cd CASCABELLE)



7 étés en 1 seul cd :
c'est le pari fou
mais réussi et relevé
avec brio de ce
programme du Quatuor
Lontano qui
« récapitule » 7
éditions de

complicité et de dialogues artistiques
tout au long de cette quasi décade.
Diversité, éclectisme, curiosité,
métissages, travail avec les compositeurs
d'aujourd'hui... voilà des pistes qui
pourraient ainsi définir l'esprit du
festival les Musicales d'Assy, dont le
Quatuor Lontano est le directeur
artistique et le concepteur – à travers
le dynamisme de son premier violon
Pauline Klaus.

Rétrospective heureuse et promesse de nouvelles rencontres à
venir... Les (11) Folks songs réalisées avec la mezzo Amaya
Dominguez réalise ce goût des programmes multiples, associant
instruments et voix ; ce jeu d'ouverture et de contemporanéité
s'accomplit davantage encore dans la création du Quatuor « *A
String Quartet is like a flock of birds* », de l'américain **Paul
Novak** (2021), tout en frémissements et scintillements, – pièce
étroitement liée au fonctionnement même des Musicales d'Assy,
favorisant le foisonnement des écritures actuelles, à travers

des commandes passées aux auteurs, avec l'implication étroite des spectateurs / festivaliers (Prix du public dont est lauréat Paul Novak).

Généreux comme chaque édition des Musicales d'Assy, chaque été, les Lontano jouent aussi **l'intégrale de l'œuvre pour quatuor de Stravinsky** dont la présence sur le plateau d'Assy est attestée : Concertino, Double canon dodécaphonique (à la mémoire de Raoul Dufy, 1959), Trois Pièces pour quatuor... Précision affûtée, énergie rythmique, souplesse sonore, ... les quatre instrumentistes font feu de tout bois avec ce souci de la précision et de la clarté qui les caractérise. Et en prime, soulignant aussi la verve féerique d'un Stravinsky conteur, un extrait de L'oiseau de feu et de Petrouchka, version violon / piano.

Sommet de suggestivité, d'un raffinement inouï, **Le tombeau de Couperin de Ravel** (1914) fait valoir dans cet esprit de compagnonnage éclectique et curieux, la pétillance et un goût très sûr pour la conjonction des couleurs et des timbres, d'autant mieux équilibrés et caractérisés dans cette transcription très réussie signée Antonin Rey, pour un effectif de chambre « étoffé » comprenant en plus du quatuor : flûte, clarinette, hautbois, harpe... Tout une palette sonore chatoyante savoure en complicité avec les cordes, les quatre séquences enchantées, oniriques d'un Ravel plus qu'inspiré, – alchimiste des dosages suggestifs (ivresse insouciant du Prélude), comme maître des citations néo-baroques (Forlane, Rigaudon...).

Inscrit dans la matière sonore du XX^e, les Lontano ajoute deux pièces aussi subtiles que suggestives, signées **Aaron Copland**, qui rencontre Stravinsky par l'intermédiaire de la classe de Nadia Boulanger à Fontainebleau (Lento molto, puis Rondino sur le nom de Fauré) qui résonnent comme des réflexions enveloppées de tendresse mélancolique, jouant sur la tension et le timbre.

Ainsi la magie opère... Au jeu des rencontres et métissages multiples, élargissant leur répertoire entre le XX^e et le XXI^e, les quatre instrumentistes du QUATUOR LONTANO gagnent ici un remarquable stature élective, en véritables champions des miroitements modernes et contemporains.



CRITIQUE, CD évènement. LA MONTAGNE MAGIQUE / Quatuor LONTANO et invités : STRAVINSKY, COPLAND, NOVAK, RAVEL, BERIO...
(1 cd **CASCAVELLE**) – **CLIC de CLASSIQUENEWS**
– enregistrements août 2022 (Plateau d'Assy) – mars, juin, oct 2022 (Seine Musicale, Paris). PLUS d'infos sur le site du Quatuor Lontano :

<https://www.quatuorlontano.fr/>

LIRE aussi notre **ENTRETIEN avec le Quatuor LONTANO** à propos de leur cd La Montagne Magique / le Festival Les Musicales d'Assy :

<https://www.classiquenews.com/entretien-avec-le-quatuor-lontano-2/>

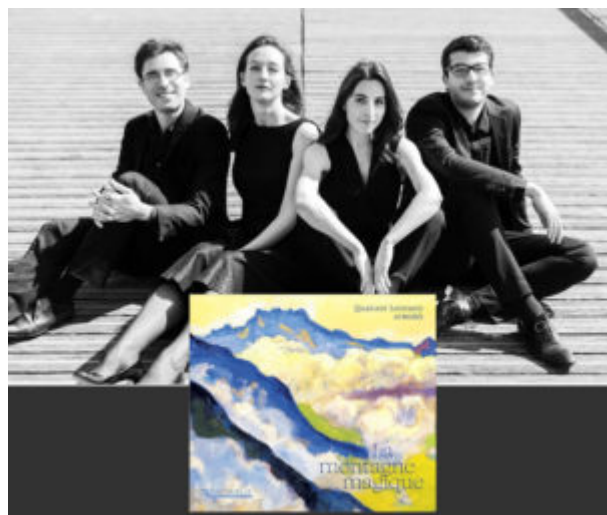


es
r
é
i
n
v
e
n
t
e
n
t
l
a
p
r
a
t
i

que chambriste et font du quatuor un formidable terrain d'expérimentation et de rencontres croisées. **Pauline Klaus** (violon I) évoque plusieurs volets artistiques du Quatuor LONTANO : création et fonctionnement du **Festival Les Musicales d'Assy** (face au Mont Blanc) chaque été ; engagement pour l'écriture contemporaine et la création de nouvelles partitions ; rencontre et travail avec les compositeurs d'aujourd'hui ; regards sur le répertoire classique et explorations de nouvelles formes, en lien étroit avec le public...

LIRE AUSSI notre ANNONCE du CD La Montagne Magique par le Quatuor Lontano (1 cd Cascavelle) :

<https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-la-montagne-magique-quatuor-lontano-et-invites-stravinsky-copland-novak-ravel-berio-1-cd-cascavelle/>



En réalité, le programme qui réalise rien de moins qu'une intégrale des œuvres pour Quatuor de Stravinsky évoque une autre montagne, celle-ci bien française, soit le Mont-Blanc et a ses pieds le fameux plateau d'Assy dont le festival Les Musicales d'Assy sont par la même comme » récapitulées » :

les œuvres ici sélectionnées rassemblent en effet toutes les partitions pour quatuor de **Stravinsky** (hôte familier du plateau d'Assy), mais aussi plusieurs perles du XXème : dont Lento molto d'**Aaron Copland**, les 4 bijoux instrumentaux du tombeau de Couperin de **Ravel** (dans une remarquable et très sensible transcription ...)...

CRITIQUE CD. Nikolai MEDTNER (1880 – 1951). La Muse – Vittorio Forte, piano (1 cd Odradek)



Le pianiste calabrais **Vittorio Forte** a su tirer profit comme beaucoup d'autres, de l'isolement imposé pendant la pandémie (2020) : il en résulte cette immersion personnelle dans l'écriture de **Medtnev** – mouvement à la fois de repli et d'épanouissement comme si une compréhension profonde, voire viscérale de la musique

interrogée, permettait de cristalliser toutes les émotions agglomérées en mouvement cathartique, en déduire un chant de vérité, libérateur. Des **Mélodies oubliées / *Forgotten melodies*** opus 38, le pianiste en exprime la couleur reconstructrice mais aussi les vertiges quasi improvisés. Il en ressent et partage les effets des réminiscences intimes (première et 8^e et dernière séquence « *Reminiscenza* »), comme la confirmation des affinités entre compositeur et interprète. Les deux autres cycles de Medtnev retenues (**4 fragments lyriques** opus 23 et **6 légendes « *Skazki* » / ou contes de fée**, opus 51 de 1928), dessinent un même voyage intérieur dont le

jeu au clavier jalonne et arpente les paysages oniriques... avec des références claires à Rachmaninov (l'ultime « Andantino tenebroso » de l'opus 23, terminé en 1911) ; des Skazki, dont Rachmaninov relevait la fabuleuse facilité de Medtner a raconté des histoires, maniant comme peu l'art narratif, Vittorio Forte traduit la verve comme les assauts délirants, poétiques d'une écriture qui tend vers l'enchantement sans atténuer son étonnante « musculature folklorique ». Donnant son titre à l'album, la dernière pièce, La Muse, est une transcription du pianiste, soulignant davantage la forte implication personnelle qui est à la source de ce programme : portrait et célébration de l'inspiratrice, dont la vitalité évocatrice inscrit bien l'approche du pianiste dans l'univers de Medtner, entre mélancolie et activité, souvenir et volonté. Allers – retours dont la matière active fait la valeur de cette approche musicale plus qu'investie, très attrayante par sa souplesse chantante.

CRITIQUE CD. Nikolai MEDTNER (1880 – 1951). Forgotten melodies opus 38 / 4 lyrical Fragments opus 23 / Skazki , 6 conte de fées opus 51 / La Muse opus 29 (Premier des 7 Poems d'après Pouchkine) – **Vittorio Forte**, piano – 1 cd Odradek, enregistré en sept 2022.

Plus d'infos sur le site du label coopératif Odradek : <https://www.odradek-records.com/artist/vittorio-forte/>

Visitez le site de l'artiste : <https://www.vittorioforte.com/>

AGENDA

PARIS, Salle Cortot / Concert ven **14 avril 2023, 20h30** – Vittorio FORTE joue les Mélodies oubliées de Medtner, couplées avec Brahms (3 Intermezzi opus 117) et SCHUMANN (Kreisleriana opus 16) – Salle CORTOT – renseignements ici : http://www.sallecortot.com/concert/nuits_du_piano_-_vittorio_fortel.htm?idr=36729

LILLE, Concert le **10 juin 2023** – LILLE piano(s) Festival : récital intégrale des Valses de Chopin.

CRITIQUE CD événement. BORIS TISHCHENKO : Quatuors n°1 et 5, Quintette avec piano – Quatuor Tchalik (1 cd Alkonost classic)



Révélation totale. A la frontière de l'audible, comme un lutin facétieux sur le bord d'un volcan, Tishchenko semble absorber toute menace en une distanciation amusée d'une poésie infinie (**Quatuors n°1 et 5**) ; c'est une grimace heureuse qui finit par apaiser et reconstruire. Surgit une conscience affûtée, comme chauffée à blanc, dévoilant ses

failles, brisures, cicatrices, mais portée par une indéfectible volonté de dépassement ; ici se joue une lutte viscérale proche d'un Chostakovitch ou d'un Miaskovsky (dont il partage l'esprit de résistance). Dans les méandres et replis d'un labyrinthe intime, jaillissent des bijoux crépitants, d'une activité saisissante dont les instrumentistes cisèlent chaque accent. La concentration des musiciens éclaire une exigence formelle qui rappelle l'ampleur et l'architecture de Beethoven : ni concession ni complaisance formelle mais l'articulation des gouffres invisibles qui étirent l'âme jusqu'au craquement. Remarquablement inspirés, les 4 instrumentistes du **Quatuor Tchalik** signent ici l'un de leurs meilleurs albums ; et c'est en plus de la sidération face à une écriture visionnaire, la musicalité exquise des interprètes qui savent rendre chantantes et raffinées, les arêtes vives de l'angoisse.

Le Quatuor n°5 de l'opus 90 de 1984 est en cela édifiant, entre rigueur et fantaisie, âpreté quasi mystique et légèreté voire insouciance de façade... car toute envolée onirique ne cache en rien la pertinence active d'une conscience acérée de la terreur contemporaine, ourdie dans l'ombre. En somme Tishchenko se place à égalité avec la musique âpre et

parodique de Chostakovitch qui fut son professeur : même poésie rentrée, même conscience de la terreur soviétique. Mais davantage que son aîné, Tishchenko semble avoir trouvé le moyen de s'en échapper... par la création musicale et sa faculté à absorber le barbare et l'innommable pour en produire un chant jaillissant, lumineux. L'**Allegretto** est d'une sourde urgence intérieure, riche en crépitements ténus puis submergé par une panique délirante à peine contrôlée ; dans chaque séquence la fluidité et les phrasés comme tournés vers l'intérieur, opérant un ralenti rétrospectif, sont admirablement réalisés ; ... musique feutrée, aux éclairs fulgurants, entre pudeur et convulsions. Les Tchalik en donnent une lecture de référence.

**La musique de chambre de Boris Tishchenko
par le Quatuor Tchalik**

Tristesse lumineuse, crépitements électriques

L'infinie tristesse, le saisissement viscéral, la brûlure d'une clairvoyance qui a démasqué l'horreur sont ici d'une lumineuse activité ; chaque geste du **Quatuor Tchalik**, aboutissement d'un travail ciselé, rend parfaitement justice à une écriture absolument géniale dans ses enchevêtrements troubles ... la texture du dernier **Allegro con moto**, énoncé, tissé comme une course nocturne, mais étouffée, comme marchant sur des oeufs. Les Tchalik expriment tout d'une musique expressionniste, hallucinée, à la fois cauchemardesque et onirique, dont la poésie pure, magicienne, refoule le sentiment de terreur en certitude auto proclamée ; ce

cheminement à la fois terrassé et enivré, fait jaillir au coeur de l'angoisse, de formidables échappées oniriques, revendiquant l'oubli et l'insouciance. La maîtrise des climats contrastés enchaînés, le chant funambulesque du violoncelle, du premier violon sont au diapason d'une hypersensibilité musicale de premier plan. Côté interprètes, la précision et la synchronicité filigranée de chaque instrumentiste offre une clarté pointilliste à ce vaste paysage désenchanté dont la pensée est restée malgré tout, viscéralement libre. Et les hoquets mordants, surtout la fin tissée sur le fil de chaque corde, jusqu'à la rupture, se résolvent en une danse et un jeu d'équilibre d'une poésie captivante. « Tristesse lumineuse », chant secret,... la qualité émotionnelle transmise par un collectif réglé comme une somptueuse mécanique produit une sonorité et un geste superlatif.



Même absolue pertinence pour **le Quintette avec piano (1985)** qui recueille les fruits comme l'acuité du Tishchenko symphoniste : l'ampleur de la structure et ce souffle profond, chantant que les instrumentistes ont en partage renouvellent totalement le genre du Quintette. Synthétique, cumulant les références à ses prédécesseurs, Tishchenko propose ici dans un crescendo délirant, comme le tombeau de l'histoire musicale ; la conscience historique qu'il en a, nourrit tout un monde sonore d'une richesse vertigineuse ; de la tempête culminant à mi temps, surgit la lente atténuation, détente où brillent la danse et l'espoir des harmonies consonantes et des accords majeurs, heureuse proclamation finale. On sait gré aux Tchalik de garder coûte que coûte l'élégance d'un son d'une finesse absolue, à chaque mesure, y compris dans les délires paniques

et les *forte* assénés ; la vague qui déferle ensuite, dense et transparente fait surgir au violon ce chant d'espérance sur la voile d'un piano aérien avant que la dernière phrase exprime une ultime éblouissement à l'esthétisme sidérant. La construction de ce chef d'oeuvre (conçu comme un unique *Allegro molto* de 15mn), est éblouissante. Et sa réalisation ici, magique.

Distinguons aussi **l'inventivité du visuel de couverture** et toute l'identité graphique du cd qui semble rendre hommage au concert de salon, le dernier, donné pour le compositeur 3 mois avant sa mort le 28 sept 2010 par le Fine Arts Quartet (et qui comprenait entre autres le fabuleux Quatuor °5).

CRITIQUE CD événement. BORIS TISHCHENKO : Quatuors 1 et 5, Quintette avec piano – **Quatuor Tchalik** (1 cd Alkonost classic) enregistré en fév 2022 – **CLIC de CLASSIQUENEWS** – Note : **5 / 5**

LIRE aussi notre **ANNONCE** préalable : <https://www.classiquenews.com/annonce-cd-evenement-boris-tishchenko-quatuors-n1-et-5-quintette-avec-piano-quatuor-tchalik-1-cd-alkonost-fev-2022/>

Pour acheter écouter le cd TISHCHENKO : Musica da camera, la musique de chambre de Boris Tishchenko par le Quatuor Tchalik : <https://absil.one/boristishchenko.owe>

PLUS D'INFOS : <https://www.quatuortchalik.com/>



Photo grand format : © Steve Murez

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Bastille, le 11 mars 2023.**

THOMAS : Hamlet. Ludovic Tézier, Lisette Oropesa... Warlikowski / Dumoussaud

NOUVELLE MISE EN SCENE DU POLONAIS WARLIKOWSKI A BASTILLE...

Parce que Freud interroge dans son « Interprétation du rêve », la figure obsédante d'Hamlet, prince dépossédé, manipulé par l'esprit vengeur du père (l'équivalent masculin de ce qu'est Elektra – de R Strauss, sur la scène lyrique, autre torche humaine pilotée par l'esprit de la vengeance) **Krzysztof Warlikowski** transplante l'opéra romantique d'Ambroise Thomas dans un hôpital... le rapport du fils au père, du fils à la mère (ici Gertrud, épave cacochyme en fauteuil roulant) fascine le psychanalyste et inspire Warlikowski – déjà sur l'ouvrage présentant son travail sur la pièce de Shakespeare au Festival d'Avignon 2001 : autant d'êtres broyés par la fatalité ou le poids des hontes familiales transmises de génération en génération ; être décalés, sacrifiés, en souffrance, dévorés par l'ombre d'un crime impuni... Il y ajoute des délires fantasmatiques, toujours outrés et jamais dans la demi mesure : le trash le rassure ; ainsi Hamlet ne peut ici concevoir de relation avec sa mère criminelle, qu'en couchant avec elle (!). Soit.

Déromantisé jusqu'au glacial aseptisé le Hamlet de Warlikowski profite indiscutablement du chant supérieur, introverti et noble de Ludovic Tézier

L'INDIVIDU foudroyé par son devoir. A chacun d'apprécier telle vision dépressive et tragique. En posant la question centrale : Hamlet peut-il se sortir de ses histoires de famille, et être libre ? Éternel confit entre individualité et devoir... Warlikowski dans le fond – si l'on écarte la réalisation visuelle d'une laideur toujours affligeante, touche avec justesse. En cela l'idée d'un mouroir collectif style ehpad est pertinent, soulignant le lieu d'un enfermement (les cloisons avec barreaux) comme est prisonnier Hamlet, otage éprouvée de ses propres angoisses, sous l'emprise du spectre de son père assassiné, l'exhortant à le venger. Ici, même s'il venge le père et tue son assassin (Claudius), Hamlet prend à la fin le masque d'un clown triste, à jamais détruit par le devoir et l'acte incontournable et sanglant : la réponse est donc donnée. Les parents seront vengés mais leurs enfants seront sacrifiés. Triste destin pour Hamlet comme... Electre (et son frère Oreste) sur la scène lyrique.

La mise en scène est aussi froide que la musique implacable, fantastique (long monologue d'Hamlet foudroyé par l'apparition du spectre), s'immisçant toujours plus profondément dans le pauvre cerveau du héros sacrifié. L'opéra d'Hamlet (créé en mars 1868 et dernier ouvrage donné à l'Opéra Le Peletier, avant l'inauguration du Palais Garnier) rivalise en réalisme

noir et lugubre, avec la force du Don Carlos de Verdi (1867), quasi contemporain : l'emprise éprouvant peu à peu l'âme du jeune danois dépassé par la réalité délirante et insatiable qu'il doit pourtant absorber voire surmonter. Ici, le théâtre dans le théâtre, au II, où les acteurs conviés par Hamlet à jouer la tragédie du roi Gonzague et de la reine Genièvre, claire référence au meurtre de son père, offre une mise en abîme toujours très efficace.

Déromantisé jusqu'au glacial aseptisé, le Hamlet de Warlikowski profite indiscutablement du chant supérieur, introverti et noble de Ludovic Tézier. Familier du rôle, le baryton poursuit la série de formidables incarnations réalisées à Paris, – son Rodrigue dans justement Don Carlos, mis en scène par Warlikowski déjà en oct 2017 : LIRE ici notre critique de la production de Don Carlos : <https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verdi-don-carlos-le-19-octobre-2017-arte-yoncheva-garance-kaufmann-jordan-warlikowski/>

Plus précis et d'une noblesse racée impénétrable mais touchante, le baryton supplante ici son confrère Stéphane Degout, en particulier par la couleur d'un métal vocal plus stable et surtout mieux intelligible. L'ardeur juvénile, l'ombre de la dépression tissent une personnalité complexe, habitée par tous ses fantômes et dont le chaos intérieur l'empêche finalement d'être réceptif à l'amour que lui porte Ophélie, la fille de Polonius ; celle-ci s'incarne de la même façon, dans une intelligence vocale et dramatique totalement convaincante, grâce à l'éblouissante soprano américaine **Lisette Oropesa** : ligne infinie et agilité melliflu, tout conspire pour une amoureuse aussi lumineuse qu'éperdue mais impuissante ; finalement suicidaire. Sa scène de la folie est bouleversante, impressionnante et glaçante, stylistiquement indiscutable, malgré parfois, une articulation de notre langue, encore perfectible.

A ses côtés, la mezzo francophone **Eve-Maud Hubeaux**, aux graves

somptueux, fait une Gertrud dont on ne comprend pas a contrario le moindre mot ; dommage car la couleur et le caractère, la présence scénique interpellent et captivent. Laërte, frère d'Ophélie (Julien Behr), Claudius (sombre et spectaculaire **Jean Teitgen**), Horatio comme Marcellus (respectivement **Frédéric Caton** et **Julien Henric**) complètent une distribution globalement mémorable... s'il n'était le sordide de la mise en scène de Warlikowski, qui comme beaucoup de confrères, pourtant « adulés » par les directeurs d'opéras, finissent par se répéter de production en production ; dans le cas de Warlikowski, la déromantisation de la partition vers un froid aseptisé et déshumanisé s'impose aux spectateurs : les fauteuils roulants, la baignoire, l'asile ou la maison médicalisée (déjà vue dans son Iphigénie en Tauride à Garnier en 2006), les mille histoires et relations réinventées, réécrites par l'homme de théâtre, imbriquées allusivement (ou explicitement par la vidéo) dans la trame originelle, sont emblématiques.

Le chef Pierre Dumoussaud qui a dirigé la partition à Nantes (oct 2019) : <https://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-opera-nantes-opera-graslin-le-2-oct-2019-thomas-hamlet-franck-van-laecke-pierre-dumoussaud/>) remplace Thomas Engelbrock initialement programmé (mais il s'est cassé le bras), avec les qualités dramatiques et de belle caractérisation, observées dans un récent récital titre que le ténor Cyrille Dubois vient de dédier aux airs romantiques français pour ténor de grâce ([cd événement « SO ROMANTIQUE! », CLIC de classiquenews / printemps 2023](#)) : sens des couleurs, nuances instrumentales à la fête (harpe, bois... et saxophone, premier emploi dans un orchestre alors) rétablissent la qualité d'une partition à réestimer d'urgence, désormais sommet du théâtre lyrique au Second Empire. A voir sans hésiter.

Diffusion sur ARTE, jeudi 30 mars 2023, 19h30, en Live streaming : LIRE notre présentation annonce du live streaming opéra, Hamlet de Thomas par Warlikowski par Ludovic Tézier et Lisette Oropesa :
<https://www.classiquenews.com/live-streaming-arte-concert-hamlet-par-krzysztof-warlikowski-opera-bastille-jeu-30-mars-2023-19h30/>

PLUS D'INFOS sur le site de l'Opéra National de PARIS :
<https://www.operadeparis.fr/saison-22-23/opera/hamlet>

HAMLET d'Ambroise Thomas / Warlikowski, nouvelle production – A l'affiche de l'Opéra Bastille jusqu'au 9 avril 2023 – durée : 3h40 dont 1 entracte – attention changement de distribution selon les dates de représentation :
<https://www.operadeparis.fr/saison-22-23/opera/hamlet>

VIDEO : entretien avec Ludovic Tézier / Hamlet :

Légende photo : Le Spectre du roi assassiné, sorte de vieux clown grimaçant (Clive Bayley), son épouse la reine Gertrude (Eve-Maud Hubeaux) et Hamlet, son fils (Ludovic Tézier) – AMBROISE THOMAS : « Hamlet », PARIS, Opéra Bastille, le 10 mars 2023. Nouvelle production © Brend UHLIG/ONP 2023

ANNONCE CD événement. BORIS TISHCHENKO : Quatuors n°1 et 5. Quintette avec piano – Quatuor Tchalik – (1 cd ALKONOST, fév 2022)



Révélation totale. A la section musique de chambre, voici l'un des créateurs au passage des XX^e / XXI^e, qui s'avère majeur. Voilà déjà 20 ans que les membres du **Quatuor Tchalik** se familiarisent avec les œuvres du russe **Boris Tishchenko (1939 – 2010)** en présence duquel ils ont même joué en 2009 lors de son seul voyage en France, un avant sa mort. Une intégrale violon / piano a été

réalisée ensuite (2015, par Gabriel et Dania Tchalik)... autant de jalons d'une compréhension profonde et intuitive d'une

écriture âpre et directe qui a fait sienne la dualité ailleurs éprouvante de la liberté et de la terreur.

A la frontière de l'audible, comme un lutin facétieux sur le bord d'un volcan, Tishchenko semble absorber toute menace en une distanciation amusée d'une poésie infinie (**Quatuors n°1 et 5**) ; c'est une grimace heureuse qui finit par apaiser et reconstruire. Surgit une conscience affûtée, comme chauffée à blanc, dévoilant ses failles, brisures, cicatrices, mais portée par une indéfectible volonté de dépassement ; ici se joue une lutte viscérale proche d'un Chostakovitch ou d'un Miaskovsky (dont il partage l'esprit de résistance). Dans les méandres et replis d'un labyrinthe intime, jaillissent des bijoux crépitants, d'une activité saisissante dont les instrumentistes cisèlent chaque accent (chants intérieurs du Quatuor n°5). La concentration des musiciens éclaire une exigence formelle qui rappelle l'ampleur et l'architecture de Beethoven : ni concession ni complaisance décorative mais l'articulation des gouffres invisibles qui étirent l'âme jusqu'au craquage.



Remarquable complément, le Quatuor Tchalik ajoute **le Quintette de 1985**, vaste allegro molto avec piano, de plus de 15mn, dont ils expriment jusqu'aux contrastes et aspirations irrépressibles d'un délire symphonique qui s'apparente à un raz de marée dantesque, avant que ne s'accomplisse son pendant cathartique dont

les derniers feux murmurent, soufflent dans des harmoniques *sul ponticello* sidérants et crépusculaires, entre incandescence et vibrations ténues. Lecture magistrale et envoûtante. **CLIC de CLASSIQUENEWS**, mars 2023. Critique complète à venir sur CLASSIQUENEWS.COM

**ANNONCE CD événement. BORIS TISHCHENKO : Quatuors n°1 et 5.
Quintette avec piano – Quatuor Tchalik – 1 cd ALKONOST –
enregistré en fév 2022 – parution : mars 2023 – CLIC de
CLASSIQUENEWS – Note : 5 / 5.**

**CRITIQUE CD événement. SO
ROMANTIQUE ! Airs d'opéras
romantiques français (1820 –
1913) – Cyrille Dubois, ténor
– Orchestre National de
Lille. Pierre Dumoussaud,
direction (1 cd Alpha, 2021)**

Qu'il chante en récital chambriste, diseur et fin mélodiste,
accompagné par son fidèle complice Tristan Raës (au piano), ou

porté par un orchestre comme ici, le **National de Lille**, le ténor **Cyrille Dubois** fait valoir les mêmes qualités d'élégance et de finesse, dans un répertoire qui de surcroît méconnu, gagne de nouvelles lettres de noblesse : celui pour « **ténor de grâce** » ou ténor léger ; l'intérêt du récital est triple. Superbe implication de l'interprète dans une série de caractères très homogène ; focus sur plusieurs joyaux lyriques, de 1820 à 1913, certains inconnus (à torts) ; engagement superlatif d'un orchestre pour lequel l'opéra français offre d'évidentes sources d'accomplissement.



En recourant à sa voix naturelle de tête, capable d'aigus parfaitement placés et couverts, **Cyrille Dubois** peut ainsi incarner une typologie de personnages qui requiert de la subtilité, une sensualité ciselée au service de l'intelligibilité et du style ; la tradition remonte au XVIII^e, sur la scène de l'opéra-comique où le ténor léger exploite les ressources de sa voix de fausset, lui-même héritier direct de la haute-contre baroque (ainsi l'illustre Jélyotte, interprète légendaire de Platée de Rameau). Le timbre clair et puissant de Cyrille Dubois, qui ne sacrifie jamais la nuance ni la justesse mais recherche au plus près la juste couleur et la précision de l'expression, relève d'une généalogie de chanteurs désormais dévoilés et dont l'art ressuscite ici une colonie d'interprètes, chanteurs et acteurs, de mieux en mieux documentés ; les Jean Elleviou (fameux ténor chez Dalayrac), ou Louis Ponchard, interprète de Boieldieu...

La pertinence des airs choisis montre à quel point le ténor de grâce ou léger n'a rien à envier à ses confrères et rivaux, d'un tout autre caractère, les ténors du grand opéra tel

Adolphe Nourrit, les ténors di forza ou fort-ténors tel Gilbert Duprez ; bien au contraire : le relief spécifique de chaque individu, dans chaque situation, est saisissant tant l'intelligence de l'interprète, éclaire le profil psychologique qui est en jeu. Autant de variété comme de finesse dans chaque séquence et pour chaque rôle forcent l'admiration.

D'un type vocal identifiable entre tous par la lumière du timbre, son intensité et aussi sa puissance diamantine, le chanteur dévoile d'autres cartes : la rondeur et une tendresse supérieure, soit les composantes de celui que l'on appela aussi le ténor de « demi-caractère », souvent un amoureux dont l'ardeur électrique, subjugué.

1001 nuances sensibles Cyrille Dubois en état de grâce

De Fabio (La Barcarolle d'**Auber**, 1845) et son cantabile subtilement tendre, Cyrille Dubois offre un regard régénéré surtout sur l'air délectable entre tous, la non moins célèbre et redoutée « romance » qui exige une finesse articulée et agile remarquable ; pari tenu et défi relevé avec Haydn (L'élève de Pressbourg de **Luce-Varlet**, 1840), Olivier (Les Mousquetaires de la reine d'**Halévy**, 1846, avec cor anglais), ou encore de **Louis Clapisson**, respectivement Donatien et Gibby, du Code noir (1842) et de Gibby la cornemuse (1846)... modèles à présent de cette romance romantique élégiaque, à la fois prière et cavatine éplorée et pudique.

Même révélation en agilité décuplée, et belcantisme assumé, son Tonio (La Fille du régiment de **Donizetti**, 1840) et ses

contre-ut crânement fusés, qui dardent comme des flèches affûtées, et dont l'énergie et la couleur gagnent un surcroît de réalisme chez **Ambroise Thomas**, maître du caractère avec Raymond (1851) – sa cavatine de l'acte III où le fils de roi relativise sérieusement son sort ; Gennaro du Roman d'Elvire (1860), surtout Mignon (1866) et son air « Adieu Mignon »...

Ailleurs, **Gounod et Saint-Saëns** jouent avec le timbre et le caractère à des fins dramatiques plus raffinées encore : le premier dans le Médecin malgré lui (1858) incarne cette tendance historiciste et néobaroque autour de 1860 où le fabliau de Léandre parodie la manière de la haute-contre du XVII^e, tandis que le second, dans Le timbre d'argent (1864), renouvelle encore l'emploi de ténor léger avec Bénédict dont la tendresse contraste avec la folie du fort-ténor Conrad, fixant désormais un profil et une typologie exemplaire qui s'accomplit dans le rôle de Smith élaboré par **Bizet** dans La Jolie fille de Perth (1867), et surtout Gérard dans Lakmé de **Léo Delibes** qui enrichit encore le ténor léger en lui apportant une épaisseur lyrique et psychologique particulièrement soignée.

Saluons aussi, pilier de la réussite du programme la tenue de **l'Orchestre National de Lille** qui sous la direction de **Pierre Dumoussaud** exprime avec la même finesse, un goût sûr des couleurs, une éloquence et une caractérisation proche d'un tel chant articulé et sensible, portant l'ivresse intime comme l'intensité passionnelle de chaque séquence. Y brille cette même palette idéale des accents entre dramatisme et élégance déjà distinguée dans leur enregistrement des Pêcheurs de Perles de Bizet, avec le même Cyrille Dubois qui marquait le rôle de Nadir et sa romance emblématique, autre caresse vocale hypnotique (Lille, mai 2017). LIRE ici notre critique du cd édité en sept 2018 :

<https://www.classiquenews.com/cd-opera-critique-bizet-les-pecheurs-de-perles-1864-nouvelle-version-complete-onl-orchestre-national-de-lille-a-bloch-2-cd-pentatone-2017/>



Généreux, le récital lyrique nous régale d'autres perles : la romance d'Alvar (Pedro de Zalamea de **Godard**, 1884) ou Myriane de Charles **Silver** (1913) qui fait culminer l'évolution du ténor de grâce jusqu'aux confins pucciniens ! 'accord improbable et très réussi de la finesse et du vérisme à la française : autre grande révélation du programme...

CRITIQUE CD événement. SO ROMANTIQUE ! Airs d'opéras français (1820 – 1913) – **Cyrille Dubois**, ténor – orchestre National de Lille. Pierre Dumoussaud, direction – 1 cd Alpha – enregistré en juil 2021 à Lille, Auditorium du Nouveau Siècle – **CLIC de CLASSIQUENEWS**

ENTRETIEN avec CYRILLE DUBOIS

LIRE ici notre entretien avec Cyrille Dubois à propos de son récital lyrique SO ROMANTIQUE !

[ENTRETIEN avec Cyrille DUBOIS à propos de son nouvel album » SO ROMANTIQUE ! » \(1 cd Alpha classics\)](#)